

# «A wop bop a loo bop a lop bam boom», oui bon bien

**A wop bop a loo bop a lop bam boom**

de Nik Cohn, traduit de l'anglais par Julia Dornier, éditions Allia, 285 pp., 120 F.

Les livres sur le rock sont tous aujourd'hui plus ou moins illisibles et redondants, mais Nik Cohn a le mérite d'avoir été le premier à s'y mettre; et à se tirer aussi. Il explique ainsi sa trajectoire: lorsqu'il rédige *A wop bop*, en 1968, il a 22 ans, cela fait quatre ans qu'il écrit sur le rock (ou la pop, comme il appelle ça), et douze qu'il en écoute. Il était devenu *rock critic* à Londres sans avoir eu à intriguer: «Je n'avais pas de concurrence. Les scribes au début des années 60 ne se promenaient pas en pantalon de velours moulant avec des lunettes noires, ils n'avaient pas les cheveux aux épaules; et pour sûr, ils ne rédigeaient pas leur chronique hebdomadaire sur les fesses dénudées d'une charmeuse de serpents libanaise. Ils n'essayaient même pas de le faire croire.»

C'est la dernière phrase qui donne évidemment le ton de ce livre à la fois instructif et très personnel. En 1968, il se sent amplement autorisé à quitter tout ça, mais pas avant d'avoir fait le bilan. «Soit je gardais la foi telle que l'avaient affirmée les *Teddy Boys*, c'est-à-dire rester fidèle au rock comme à une romance condamnée d'avance. Ou très vite je me ferais chier. Riche, sans doute, et outrageusement dorloté, mais au fond, un tricheur.» Nik Cohn vivra désormais le rock au musée Grévin, dans les mythes: ce sera *Rock Dreams*. Il a beau devoir son titre à Little Richard et contenir des portraits saisissants de Phil Spector ou d'Eddie Cochran (le top, selon lui, bref, sans personnalité ni bagage, fidèle incarnation de l'esprit du rock), ce livre vaut surtout aujourd'hui pour ce qu'il contient sur la pop vue par un jeune Anglais.

«**Vieillards dégoûtants.**» C'est qu'il les a tous vus défilé sur les scènes ringardes des ABC Odeon du pays, et il sait les évoquer en deux coups de crayon. Moins encyclopédique que Nick Tosches, et plus gentil, il a même de la compassion pour les tocards: Johnny Ray (*l'épaveur humain*), Bill Haley, avec une dent plus dure pour les proto-rockers anglais. «La pop britannique dans les années 50? Une vaste blague. Des tas de beaux jeunes hommes baissaient leur froc devant des tas de vieillards dégoûtants.»

Ce n'est pas que Cohn privilégie les obscurs. Il traite aussi son sujet, parfois à regret (les



P.J. Proby. L'un des oubliés du rock défendu par le critique Nik Cohn.

Beatles), ou donne le minimum syndical sur Dylan. «Ce que je pense de lui? pas grand-chose, en fait. Il m'ennuie à mourir.» Mais il n'est jamais si bon que lorsqu'il fait le portrait de ces oubliés: P.J. Proby, Gene Pitney ou Roy Orbison. Ainsi,

*«Les scribes au début des années 60 ne se promenaient pas en pantalon de velours moulant et ne rédigeaient pas leur chronique hebdomadaire sur les fesses dénudées d'une charmeuse de serpents libanaise.»*  
Nik Cohn

d'autres: toute la fine fleur de la pop anglaise réunie. Il les a tous taillés en pièces, presque sans exception. Il portait quelque

chose qui ressemblait à un costume de danseur de flamenco au chômage, un pantalon taillé très haut, des bottes et un petit blouson fatigué. Et toujours son visage bouffi et empâté et ses impénétrables lunettes teintées. Il n'a pas bougé d'un pouce durant tout le concert, ne remuant même pas la tête. Il tapait simplement du pied, solidement arrimé au sol, et mettait la gomme.»

«**Sgt Pepper, désastre de prétention.**» L'autre chose de bien avec Nik Cohn, c'est qu'on sent qu'il préférerait, comme êtres humains, les producteurs ou managers aux vedettes elles-mêmes: Bert Berns, Bob Crewe, Chas Chandler ou même Brian Epstein, plutôt que Lennon ou Pete Townshend. Et puis il ne rate pas le postérieur de Tina Turner, éprouvé physiquement lors d'un autre concert digne du *Big Lebowski* («elle se servait de son cul comme d'une boule de bowling»), écrit-il, les quatre fers en l'air). Et sur *Sgt Pepper*, il est catégorique: la fin de tout. «Ce n'était pas rapide, provocant, sexuel, bruyant, vulgaire, monstrueux et violent. Ça ne créait pas de mythes.

D'accord, les journaux chics du dimanche affirmaient qu'ils faisaient de l'Art, mais on avait dit pareil de Gerswhin pour *Rhapsody in Blue*. Embraceable You ou I Can't Get Started étaient des chansons populaires imparables, mais *Rhapsody in Blue* un désastre de prétention. Idem pour les Beatles.»

Ce livre et d'autres du même genre nous arrivent du passé comme des vieux débris de satellites, traduits avec astuce et passion, dans un format génial et une iconographie généreuse, grâce à des gens dont on ne sait rien. Des moines bénédictins, sans doute, rien qu'à voir le logo des éditions Allia. Ou peut-être même pénitents, puisqu'ils fomentent de traduire les livres de Nick Tosches sur le rock. On leur pardonnerait presque de trop aimer Greil Marcus, le gâte-sauce universitaire qui se croit obligé de préfacier ces merveilles. Il est à la rock critique ce que *Sgt Pepper* était aux oreilles de Nik Cohn ●

PHILIPPE GARNIER

## TRACKS

Le magazine de toutes les musiques et de toutes les tribus

## arte

Le vendredi à 19.00

**Ce soir dans Tracks :**

- ▶ **Les plages de Goa : après les hippies, les yuppies ?**
- ▶ **Autoproduction : des Bérus à La Brigade, tous au maquis !**
- ▶ **Lars von Trier : Dogme et confession danoise**

Liberation

3615 ARTE(1,29F/mn) - www.arte-tv.com